

L'humanisme intégral selon le Pape François

Paul Valadier¹

Introduction

Invoker l'humanisme, donc en appeler à une philosophie qui prenne la défense de l'humanité de l'homme, n'est pas une tâche aisée. On se souvient des objections de Heidegger qui prétendait que "l'humanisme ne situe pas assez haut *l'humanitas* de l'homme"², puisque, selon lui, on le pensait dans l'Oubli de l'Etre, donc dans les perspectives de la métaphysique traditionnelle. Tout à l'inverse, l'objection dominante actuelle vient plutôt des horizons de l'écologie et de la défense de l'environnement ; une trop unilatérale insistance sur l'exception humaine, donc sur la spécificité et l'originalité de l'espèce par rapport au cosmos et aux autres espèces animales, serait à l'origine de la dévastation de la planète et d'un saccage des ressources naturelles au profit d'une domination inconsidérée de l'homme, aboutissant en réalité à sa propre destruction. Aussi défendre l'humanisme se révèle-t-il une tâche particulièrement difficile si l'on tient compte aussi d'une objection après tout pas si différente de la précédente, mais venant d'un autre horizon ; c'est celle qui annonçait la mort de l'homme, cette abstraction passagère et transitoire, qui doit s'effacer devant les structures informelles qui, seules, permettraient de rendre compte de la réalité de manière non unilatérale. Dans la ligne écologiste, on dira que nous payons aujourd'hui les prétentions excessives de l'humanisme, tandis que dans la ligne des pensées de la mort de l'homme (Michel Foucault ou Claude Lévi-Strauss), on tiendra que ces prétentions trouvent leur source dans une pensée aveugle sur le fait que, au total, l'humanité ignore sa précarité, sa relativité, son insignifiance. Alors peut-on encore défendre l'humanité de l'homme, sans l'exalter comme dans un cas, mais non plus sans la sous-estimer comme dans l'autre ?

On s'arrêtera ici sur l'enseignement du pape François qui, en fidélité d'ailleurs aux options fondamentales du catholicisme, ne renonce nullement à honorer l'espèce humaine, mais ne s'aveugle pas pour autant sur les conséquences néfastes d'une surévaluation de sa place dans l'ensemble du cosmos. Pour cela, on privilégiera la Lettre Encyclique *Laudato si'*, du 24 mai 2015 ; ce texte avance un programme de défense de ce qu'on peut appeler un "humanisme intégral", avec le sous-titre

¹ Professeur émérite aux Facultés Jésuites de Paris - Centre Sèvres, Paris. E-mail :

² Martin Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*. Aubier-Montaigne, 1964, en date de 1946, p. 71, qui reprend des objections déjà présentes dans *Sein und Zeit* de 1927.

hautement significatif, "sur la sauvegarde de la maison commune". Que signifie cette expression, d'ailleurs ancienne puisqu'elle fut le titre du remarquable ouvrage de Jacques Maritain dans les années 1930³, mais à laquelle le pape donne une interprétation originale ? On tentera d'honorer l'approche papale en nous arrêtant tour à tour sur l'idée qu'il s'agit d'un regard inquiet (1^{ère} partie), d'un regard d'espérance (2^{ème} partie) et enfin d'un regard universel (3^{ème} partie). Il va de soi que cette lecture est personnelle et ne prétend nullement à l'exclusivité : d'autres interprétations pourraient être faite d'un texte très riche et très (trop ?) long.

1 Un regard inquiet

Nullement intemporelle, l'intervention, longuement mûrie, fruit de larges consultations d'experts de toutes sortes, prend à bras le corps les défis actuels de l'humanité. Le pape jette un cri d'alarme dans une situation mondiale qui suscite de très profondes inquiétudes, sur l'état de la planète, sur les dérèglements climatiques à l'origine de nombre de catastrophes coûteuses en vies humaines, sur les inégalités économiques et sociales qui découlent soit de catastrophes naturelles (sècheresses, inondations), soit d'impuissances politiques (corruptions, oppressions, laxismes divers), bref sur une situation globale qui impose une mobilisation que le pape estime devoir entreprendre . Par là François se tient à grande distance des 'climato-sceptiques' et de tous ceux pour qui les changements climatiques seraient pure propagande. Le contexte de cette lettre est donc celui de l'inquiétude, comme d'ailleurs l'indique clairement le titre : il s'agit de la sauvegarde de la maison commune ; s'il faut la sauvegarder, c'est qu'il y a menace, et s'il s'agit de la maison commune, notre planète, cela signifie que cette situation ne concerne pas seulement certains peuples, certaines régions, certains régimes politiques, mais l'ensemble de l'humanité. Cela signifie aussi qu'il faut alerter avec force, car les prises de conscience ne suivent pas et l'inconscience ou la torpeur dominant les esprits (§ 105), aussi bien chez les responsables que chez les peuples eux-mêmes. Pas d'humanisme sans vigoureux appel à ce que l'homme ne se perde pas ou ne se laisse pas distraire de menaces souvent cachées, mais très réelles.

Il faut donc sauver l'homme de lui-même, de ses silences, de ses aveuglements, de sa torpeur (§ 79), le sauver c'est-à-dire l'éveiller à sa situation

³ Le souci de Maritain était plus politique, comme le montre le titre : *Humanisme intégral. Problèmes temporels et spirituels d'une nouvelle chrétienté*. in *Œuvres complètes*, t. VI, 1935-1938. Ed. Universitaires de Fribourg. 1984. Pas question de chrétienté pour le pape.

périlleuse, car c'est de sa vie et de sa survie dont il s'agit. Mais le sauver, c'est aussi le sauver contre les interprétations redoutables qu'on a évoquées plus haut. Le sauver de ceux qui semblaient se réjouir de la mort de l'homme, car l'enjeu actuel n'est nullement de type intellectuel ou abstrait, puisqu'il s'agit très concrètement et de manière urgente de notre avenir commun immédiat. Celui-ci doit détourner des complaisances sur une prétendue mort de l'homme, car sous la menace actuelle, il s'agit de savoir si oui ou non nous acceptons notre disparition. Cette mort n'est pas une conclusion intellectuelle ou abstraite, un jeu de l'esprit, elle est le fruit de notre propre démission ou de notre aveuglement.

Mais il faut tout autant s'opposer au fatalisme de ceux qui estiment que l'homme moderne ne peut que connaître déclin, décadence, et finalement aussi disparition. Par là, et sans le dire explicitement, le pape s'oppose aux théories d'un déterminisme de la décadence, comme les prémisses intellectuelles en ont été posées par Heidegger entre bien d'autres : oublieuse de l'Être, la modernité ne pourrait que rester prisonnière d'une domination technique des 'étants', et donc se dégrader dans l'insignifiance ou la barbarie. Hannah Arendt, en excellente disciple au moins sur ce point, a analysé dans *The Human Condition* (1958), non seulement la fin du règne de la contemplation, mais l'asservissement progressif de l'homme à ce qu'elle appelle *l'animal laborans*, c'est-à-dire à la consommation sans horizon, à l'entretien laborieux de la seule vie biologique. Sans doute déplorait-elle un tel destin de l'humanité, mais elle n'offrait guère d'issue à cette tragédie. Elle théorisait son effondrement en "bête de somme". Or, sauver l'homme, c'est aussi le sauver de ces théories qui le rabaisent et l'asservissent sous prétexte d'honorer son *humanitas*, comme le croit à tort Heidegger,

Mais le pape n'ignore pas que ces théories peuvent s'appuyer, pour les contredire, sur des idéologies qui ont aussi dominé le monde moderne, et qui l'ont façonné dans ses structures essentielles. Les thèses sur la décadence sont le pendant de celles qui exaltaient une sorte de prométhéisme, qui persuadaient que, par les techniques et les sciences, un progrès assuré déboucherait sur un monde de prospérité, de paix et d'entente entre les peuples. Ces théories ont laissé croire qu'il n'y avait aucune limite à la liberté humaine et à son emprise sur la nature, donc que les hommes pouvaient impunément dominer la nature et l'exploiter comme on le ferait d'un capital inépuisable (§ 6 et 106). Ce refus des limites a conduit à la démesure, tant redoutée par l'antique sagesse des Grecs anciens ; elle a abouti à

l'idée que tout est matière exploitable, objet utilisable, donc relatif, sans valeur propre. Et ici le pape ne manque pas de s'en prendre aussi à l'utilitarisme dominant en beaucoup d'esprits, et qui constitue "le paradigme technocratique dominant" (§ 107). Non seulement un tel utilitarisme dévalorise les objets, mais il en vient logiquement à considérer certains êtres humains comme des déchets, des rebuts, des êtres inutiles et donc sans valeur. On assiste alors non seulement à une dégradation de la nature, mais à une dégradation des hommes eux-mêmes, ou de ceux vieillards, handicapés, pauvres, marginaux... comme sans valeur, ou n'ayant qu'une valeur négligeable⁴. Un tel anthropocentrisme moderne (§ 115) se retourne en mépris du réel, qu'il soit naturel ou humain. Le beau projet du progrès indéfini qui a tellement imprégné les mentalités pendant des siècles, se retourne en son contraire. La dénonciation est radicale, et elle ne peut pas être minimisée : la critique théorique est habitée par une réelle inquiétude concernant l'avenir des humains.

On notera d'ailleurs qu'à la différence de Jean-Paul II, le pape François ne conclut pas que de ce prométhéisme découlent presque inévitablement des régimes totalitaires⁵, ou que la domination sur la nature porterait en germe la domination politique (Goulags ou camps de concentration). Il ne suit donc pas non plus les conclusions des sociologues de la première Ecole de Francfort, Horkheimer ou Adorno, qui dénonçaient dans le règne des "Lumières" (*Aufklärung*) les signes avant-coureurs des feux de la barbarie totalitaire⁶... En un sens sa mise en garde est bien plus vaste : le prométhéisme menace l'homme lui-même en sa survie, et commence à le faire en menaçant les plus faibles et les plus pauvres. Mais finalement la menace nous concerne tous au travers des épidémies, des famines, des dérèglements climatiques, ou par les angoisses existentielles que ces phénomènes engendrent. D'où l'inquiétude sensible dans un texte qui nait pourtant en réaction contre elle et contre le défaitisme qu'elle provoque.

2 Un regard d'espérance

Car ce serait méconnaître le ton général de cette lettre si l'on ignorait qu'elle veut être essentiellement un message d'espérance. D'abord parce aux yeux du

⁴ La lecture de l'éthicien utilitariste Peter Singer montre que l'objection peut s'appuyer sur des thèses effectivement défendues, non sans succès ni échos publics. Voir *Questions d'éthique pratique*. Bayard Editions, 1997 [Cambridge University Press, 1993].

⁵ Ainsi, entre bien d'autres textes, dans *Evangelium Vitae* (1995), est-il dit que "la démocratie, en dépit de ses principes, s'achemine vers un totalitarisme caractérisé" (§ 20), en conséquence du relativisme moral actuel.

⁶ Max Horkheimer. *Eclipse de la raison*. Paris, Payot. 1974. [1947].

pape, l'homme peut toujours se convertir, rien de son destin n'est inéluctable ni celé. Il n'est jamais trop tard pour corriger ses erreurs et sortir des impasses où l'on s'est égaré. Par là le pape se tient à distance extrême de la ligne heideggerienne qui postule une sorte de fatalité dans la décadence, de même qu'il se tient à distance des catastrophistes prévoyant la fin de la planète, la ruine imminente, l'effondrement rendant toute vie impossible ; il n'adhère pas non plus à la position de ceux qui pensent qu'il est déjà trop tard pour agir. Cette position du pape s'appuie à l'évidence sur l'idée chrétienne que la voie de la conversion est toujours possible, que le plus grand pécheur peut s'amender (mais ce vocabulaire de péché ne domine pas le texte), donc qu'une rédemption, même temporelle est encore ouverte. Ce qui fait croiser l'expression selon laquelle le temps est supérieur à l'espace (§ 36). A première vue étrange, cette idée implique que si l'espace suppose emprise et domination, typique d'une certaine modernité prométhéenne, le temps ouvre au futur, il oblige à prévoir et à anticiper, il n'est pas en notre possession, on ne peut pas le détenir comme on peut surplomber un territoire spatial. Il ouvre donc des possibles, et autorise un avenir. Une telle idée suppose aussi qu'on sache voir au-delà de l'immédiat (§ 36, 178)⁷, qu'on ne se laisse pas écraser par les problèmes actuels, qu'on ne soit pas envoûté par ce qu'on appelle le "présentisme". Un avenir est possible, encore faut-il le voir. Cette affirmation anthropologique est étayée à l'évidence par la proposition chrétienne de l'espérance d'une transformation de soi, donc d'une reprise rédemptrice contre la fatalité du mal ou de la mort. Et cela vaut non seulement pour les individus, mais pour l'humanité en sa totalité...

Une telle espérance n'en appelle pas pour autant à une révolution, à une transformation radicale et immédiate des rapports avec la nature ou entre les hommes. Elle ne vit pas dans l'illusion magique entretenue par une raison folle qui se croirait apte à de telles radicalités. Au contraire la Lettre frappe par son souci de proposer des solutions concrètes, accessibles, applicables immédiatement, à la portée de tous et de chacun. D'où une autre expression caractéristique et surprenante selon laquelle "moins est plus" (§ 222). Car c'est par le souci des choses simples que les transformations de long terme se font. D'où l'insistance assez étonnante dans un texte pontifical sur l'importance de l'eau, de l'environnement et de l'urbanisme, des jardins ou des parcs, du climat, des animaux

⁷ Idée chère à François qu'on retrouve en plusieurs textes, par exemple dans l'Exhortation Apostolique *Evangelii Gaudium* (2013), § 222.

dans leur diversité (§ 32). D'où l'insistance aussi sur l'idée que de telles transformations ne sont pas à attendre des seules institutions politiques ou internationales qui ont aussi leur rôle, mais qu'il revient à chacun là où il est, et comme il peut, mais il peut beaucoup, d'agir pour l'entretien humain de la "maison commune". Il est à la portée de chacun de contribuer à sortir l'humanité des impasses dans laquelle elle s'est enfermée. D'où une lettre adressée à tous, de tous âges, de toutes conditions, de toute croyance religieuse, et non pas seulement aux responsables du destin de ce monde.

Mais si les gestes extérieurs apparemment minimes importent, le pape insiste aussi beaucoup sur les attitudes intérieures à acquérir et à exercer ; les comportements doivent s'appuyer sur une spiritualité, c'est-à-dire sur une attitude fondamentale qui s'appelle "sobriété", modération dans l'usage des biens et des choses. Le pape ne prêche pas l'abstention totale, le retrait méfiant envers la consommation, il condamne encore moins les techniques ou les sciences, mais il convoque plutôt une sagesse pour les maîtriser humainement. Il en appelle par conséquent à une éducation morale et spirituelle, à un comportement conduit de l'intérieur par rapport au monde. On ne peut oublier que la grande référence de toute cette Lettre est la personne de saint François d'Assise (§ 10) : il est un modèle du détachement, de la douceur et de la tendresse, non du refus envers les réalités sensibles qu'il a toujours admiré, aimé, loué. Il s'agit là d'une sagesse à cultiver, qui va bien au-delà de toutes les recettes pratiques que peut donner une écologie convenue.

C'est pourquoi le pape en appelle à toutes les religions, à toutes les sagesse, à toutes les spiritualités (§ 63). L'attitude juste, fruit de la conversion, n'est pas le propre des chrétiens catholiques, même s'ils ont une tâche spécifique à opérer, même si leur religion doit les mobiliser tout particulièrement et dans l'urgence. Il faut convoquer toutes les ressources spirituelles dont les humains sont les héritiers, et en ce sens l'appel du pape est un appel à toutes les religions, car les enjeux sont communs, nullement le propre d'une croyance ou le fruit d'une idéologie particulière. "Si nous prenons en compte la complexité de la crise écologique et ses multiples causes, nous devons reconnaître que les solutions ne peuvent pas venir d'une manière unique d'interpréter et de transformer la réalité. Il est nécessaire d'avoir aussi recours aux diverses richesses culturelles des peuples, à l'art et à la poésie, à la vie intérieure et à la spiritualité. Si nous cherchons vraiment à construire une

écologie qui nous permette de restaurer tout ce que nous avons détruit, alors aucune branche des sciences et aucune forme de sagesse ne peut être laissée de côté, la sagesse religieuses non plus, avec son langage propre" (§ 63). Le pape ne prétend donc pas détenir à lui seul, la clé des solutions, il en appelle à une convergence de toutes les sagesse dont dispose l'humanité. Il croit donc en la vigueur et en la pertinence de ces sagesse, loin de les tenir pour désuètes, inadaptées ou mortes... Et d'analyser longuement pour sa part en quoi les récits bibliques, le message évangélique, la tradition de l'Eglise apportent leur contribution à cette ouverture de l'esprit et de la raison commune !

3 Un regard universel

On le devine par ce qui précède : l'humanité défendue par le pape François n'implique pas un regard partiel ou unilatéral sur l'homme. L'homme dont il est question n'est pas un pur esprit ou une raison qui le distinguerait du reste du créé, en faisant de lui une exception, renvoyant le reste des choses à leur insignifiance. D'où l'autre formule caractéristique de ce texte selon laquelle "tout est lié" (§ 42, § 157). Certes le christianisme a joué un rôle essentiel dans une "démystification" de la nature ; il en a chassé les dieux et les puissances obscures ; il a détruit l'approche magique du monde, et par là même rendu possible l'approche scientifique, rigoureuse, 'objective' du réel (§ 78) ; il a bel et bien mis l'humanité en mesure de gérer le cosmos. Mais la sagesse biblique nous apprend que l'homme n'est qu'un gérant, investi par le Créateur d'une tâche de domination sage des choses, les soumettant à sa Loi, qui est loi de mesure et d'ordination au bien de tous, non à l'exploitation démiurgique ou prométhéenne de la nature. Un gérant prend soin des biens à lui confiés, il les cultive et ne les saccage pas. D'ailleurs le texte préfère parler de "création" plutôt que de nature, sans doute pour éviter les redoutables pièges d'un anthropocentrisme despotique (§ 68), celui-là même qui a présidé et préside encore à l'entreprise utilitariste moderne. Car le terme de "création", postule un Créateur de qui tout dépend et qui a donné vocation à sa créature de prendre soin des dons qui lui sont faits, non de les détruire. Sur ce point, le pape répond aux critiques formulées contre le judaïsme et le christianisme, accusés d'avoir ouvert la voie à une "exception humaine", dans le mépris du créé, et donc favorisé une exploitation sauvage de la nature. L'homme n'est pas à part, ni faussement supérieur, il est enraciné dans le cosmos, mais doit jouer son rôle de sage maîtrise, car encore une fois "tout est lié", et donc son destin ne se décide pas sans

l'engagement et le lien avec le tout des choses... Il prépare sa destruction propre quand il détruit l'environnement et massacre la nature. Et voilà pourquoi sur ce point il est possible de parler d'humanisme "intégral", c'est-à-dire soucieux de l'ensemble du réel, averti de la complexité et du lien de toute réalité avec toute autre.

Il convient d'éviter les contre-sens au sujet du terme "intégral", car le mot peut donner lieu à des interprétations "intégrisantes", extrémistes, fausement globalisantes. Dans la Lettre d'ailleurs, l'expression intervient à propos de François d'Assise et dans un contexte d'admiration pour la beauté et l'extraordinaire variété de la création ; le saint d'Assise "est l'exemple de la protection de ce qui est faible et d'une écologie intégrale, vécue avec joie et authenticité...En lui, on voit jusqu'à quel point sont inséparables la préoccupation pour la nature, la justice envers les pauvres, l'engagement pour la société et la paix intérieure" (§ 10). Tout s'oppose ici à la lecture d'un intégrisme étroit et constituant une sorte de blocs de principes ou de préceptes indiscutables. L'"intégralisme' ainsi évoqué est celui d'une largeur de vue et d'esprit, d'une aptitude à respirer dans l'admiration de la beauté du monde, inséparable du souci des plus pauvres, donc qui conjugue à la fois contemplation pleine de gratitude et prise en charge des vulnérabilités de toutes sortes, celles des hommes certes, mais celles de la nature aussi.

Il devrait aller de soi aussi que l'humanisme intégral est celui de la "maison commune", donc du "bien commun" (§ 156), partagé par et pour tous, ou bien saccagé et méconnu. Ici encore le regard est vaste, non exclusif, ample. "D'où la conviction que, créés par le même Père, nous et tous les êtres de l'univers, sommes unis par des liens invisibles, et formons une sorte de famille universelle, une communion sublime qui nous pousse à un respect sacré, tendre et humble" (§ 89), car "le sentiment d'union intime avec les autres êtres de la nature ne peut être réel si en même temps il n'y a pas dans le cœur de la tendresse, de la compassion et de la préoccupation pour les autres êtres humains" (§ 91). A cet égard, on ne soulignera jamais assez ce ton, non dogmatique, non impératif, mais d'aménité et de douceur envers les créatures de Dieu qui marque ce texte. L'exigence de leur respect ne vient pas d'un devoir, d'un impératif catégorique qui s'imposerait à nos volontés soumises arbitrairement, mais d'une communion à laquelle nous avons tous part, et donc qui concerne chacun au premier chef. Le respect de la création passe par le respect de soi, part essentiel du créé...

On comprend aussi pourquoi le pape fait appel à un principe essentiel dans le message du catholicisme, l'idée de bien commun qu'avec le Concile Vatican II il définit ainsi : "c'est l'ensemble des conditions sociales qui permettent, tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre leur perfection d'une façon plus totale et plus aisée" (§ 156 citant explicitement la Constitution pastorale *Gaudium et Spes*, n° 26). Définition dynamique, impliquant des visées à poursuivre, plus que principe formel à respecter, l'idée de bien commun suppose donc réflexion, recherche, débat, ouverture à la complexité des données pour découvrir et inventer comment atteindre, dans la mesure du possible, la perfection des hommes.

L'"intégralisme" doit également être pensé en convoquant l'idée de débats et de discussions si souvent cités dans la lettre. On touche ici à un point central de la pensée du pape François en matière de théologie morale. Fidèle sans doute à la tradition ignacienne, François a grand souci du discernement, lequel prend toujours en compte la complexité des paramètres de la décision. Ce souci n'ignore pas l'importance des principes, mais il sait que ceux-ci conduisent à eux seuls à des décisions erronées, partiales, dangereuses pour les personnes. "Dans toute discussion autour d'une initiative, une série de questions devrait se poser en vue de discerner si elle offrira ou non un véritable développement intégral : Pour quoi ? Par quoi ? Où ? Quand ? De quelle manière ? Pour qui ? Quels sont les risques ? A quel coût ? Qui paiera les coûts et comment le fera-t-il ?" (§ 185). Multiples questions qui doivent éviter les fausses évidences, comme de recourir au seul critère de la rentabilité (§ 187), en privilégiant par exemple le "principe de précaution" (§ 186), car important surtout les discussions larges et en recherche d'un difficile consensus (§ 188) en vue d'une "économie en dialogue" (titre du § IV). On retrouverait ailleurs la même approche morale pour d'autres questions que celles de l'environnement, et il importe de souligner à quel point cette perspective diffère de celle de l'Encyclique *Veritatis Splendor* (1993) qui se donnait pourtant pour la seule défendable dans le catholicisme. Le pape François donne sa validité à une tradition morale respectueuse du réel, de sa richesse, de sa complexité, en même temps qu'il souligne à quel point la liberté chrétienne doit s'éduquer à la recherche complexe de la vérité sur elle-même et sur les choses...

Conclusion

L'humanisme intégral selon le pape François est à l'opposé d'un repli anthropocentrique de l'humanité sur elle-même. Il est tout à l'inverse ouverture sur la

richesse et la complexité de la réalité, contre tous les unilatéralismes qui ont conduit l'humanité aux périls actuels. Cela apparaît encore plus clairement quand on constate à quel point le pape insiste sur la beauté du monde, qui est le signe de la grandeur de Dieu (§ 80). "Tout l'univers matériel est un langage de l'amour de Dieu, de sa tendresse démesurée envers nous. Le sol, l'eau, les montagnes, tout est caresse de Dieu" (§ 84). "Le monde est plus qu'un problème à résoudre, il est un mystère joyeux que nous contemplons dans la joie et dans la louange" (§ 11). Ici encore François d'Assise est l'inspirateur ; mais au-delà se trouve engagée toute une philosophie de la grandeur de la création, grandeur non fixée une fois pour toutes, comme la beauté n'est jamais figée, mais toujours neuve. Si l'on peut se convertir, comme on l'a dit plus haut, c'est parce que l'univers voulu par Dieu n'est pas achevé. "L'Esprit de Dieu a rempli l'univers de potentialités qui permettent que, du sein même des choses, quelque chose de nouveau peut surgir" (§ 80). Même si "l'être humain suppose des processus évolutifs, il implique une nouveauté qui n'est pas complètement explicable par l'évolution d'autres systèmes ouverts" (§ 81). Fruit de l'évolution, il peut et doit évoluer encore, donc transformer même le mal provoqué en un bien supérieur. Dieu n'abandonne pas ses créatures. La "présence divine qui assure la permanence et le développement de tout être, 'est la continuation de l'action divine'" (§ 80, citant saint Thomas d'Aquin). Ainsi donc si cette lettre est une alarme forte devant les défis lancés à notre "maison commune", elle est plus encore un message d'espérance : si elle le veut et avec la force de Dieu, l'humanité peut s'arracher à ses errements et aller vers sa plénitude.